



**HAL**  
open science

# Tentatrice et Tentateur dans Jocelyn de Lamartine ou la question de la Loi

Magalie Myoupo

► **To cite this version:**

Magalie Myoupo. Tentatrice et Tentateur dans Jocelyn de Lamartine ou la question de la Loi. Isabelle Durand; Esther Pinon. Écritures de la tentation, Fortune des récits bibliques de tentation dans la littérature du XIXe siècle, PUR, 2020, 978-2-7535-7841-8. hal-02898177

**HAL Id: hal-02898177**

**<https://hal.science/hal-02898177>**

Submitted on 13 Jul 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Tentatrice et Tentateur dans *Jocelyn* de Lamartine ou la question de la Loi

En 1840, Lamartine accompagne une nouvelle édition de *Jocelyn* d'une préface<sup>1</sup>. Elle semble suggérer l'appartenance de l'œuvre à la veine didactique et exemplaire. En effet, le récit de la vie de ce jeune séminariste qui échappe de peu aux séductions du monde cristallisées en la personne d'une tentatrice, Laurence, et parvient grâce à un effort de sa volonté à poursuivre sa vocation de prêtre, trouve sa maxime, jusqu'ici implicite, dans cette préface : « Celui qui désespère des hommes ne connaît pas Dieu ; car, dans les temps de lumière, il s'appelle Foi, et dans les ténèbres, il s'appelle Espérance<sup>2</sup> ». À *Jocelyn* la couronne des élus pour avoir mené le bon combat et traverser les ténèbres de la tentation ! Il est une vivante image de l'homme vertueux et un digne successeur de celui qui rejeta la femme de Potiphar. Toutefois, dans cette même préface, Lamartine se félicite également du fait que le couple formé par *Jocelyn* et Laurence, pourtant mauvais dans une axiologie chrétienne, ait remporté autant de succès, dans certaines campagnes, que *Paul et Virginie*. La reconnaissance de l'écriture d'édification se heurte alors à la réussite due en partie à la romance entre les deux jeunes amants. Récit de tentation, *Jocelyn* se veut édifiant ; poème d'amour, il est pourtant séduisant. L'expression lyrique de la tentation ne se fait-elle pas au risque de la disparition de la loi ? Le personnage topique de la femme tentatrice, qui est un leitmotiv des livres didactiques que sont par exemple *Les Proverbes* ou *L'Écclésiaste*, en acquérant du relief à travers la narration, interroge l'interprétation dogmatique du récit.

### I. Les images de la tradition : le personnage de la femme tentatrice

Si l'on considère les descriptions ainsi que le schéma actanciel, le lecteur a bien affaire, à travers Laurence, au personnage de la « femme étrangère », de la tentatrice. Cette première expression d'origine biblique désigne la femme adultère. Étrangère, elle l'est par son éloignement géographique ou son appartenance ethnique qui la soumet à une autre loi, voire à une absence de lois qui lui permet d'enfreindre les recommandations religieuses, mais aussi, simplement, par son statut de petite-fille d'Ève qui la porte à la transgression. Assez communément elle est un être désirable qui tente de fourvoyer le personnage en usant de ses charmes.

Dans le récit, les figures de femmes nous sont fréquemment présentées comme des êtres suscitant le désir charnel, bien sûr coupable en contexte. La première époque de la vie du protagoniste, temps de l'attirance pour le sexe opposé, s'ouvre significativement sur une image du fruit appétissant qui n'est pas sans évoquer l'intertexte de la Genèse et sa célèbre scène de tentation menée par le personnage du serpent :

« Le jour s'est écoulé comme fond dans la bouche  
Un fruit délicieux sous la dent qui le touche,  
Ne laissant après lui que parfum et saveur<sup>3</sup>. »

Dans l'atmosphère idyllique du hameau de son enfance, *Jocelyn* rêve devant les couples amoureux et aspire lui aussi à trouver un jour une amante, un cœur dans lequel déverser le sien.

---

<sup>1</sup> Initialement paru en 1836.

<sup>2</sup> LAMARTINE A. (de), *Jocelyn*, Paris, Éditions Librairie Mercure, 1947, p. XV.

<sup>3</sup> LAMARTINE A. (de), *Jocelyn* [1836], in *Œuvres poétiques*, Paris, Gallimard, Coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1963, p. 577.

Le texte est saturé de notations sensorielles, signes du trouble adolescent du jeune homme. L'emprise de ce sentiment aboutit à l'exclamation d'une âme dont on ne sait encore si elle perçoit la possible opposition entre ses aspirations et la règle morale : « L'amour, rien que l'amour ; mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu<sup>4</sup> ! » Y'a-t-il continuité ou rupture entre ces deux champs que scinde la césure ? Est-ce une déploration, une lamentation causée par la faiblesse ? Une requête ? L'air est quoiqu'il en soit rempli de désir et de sensualité à l'idée abstraite de la femme et de sa possession. Néanmoins cette description acquiert d'emblée un caractère inquiétant, prévisible en contexte chrétien, car ce désir, s'il est euphorique, n'est pas sans susciter quelques craintes spontanées de la part de Jocelyn : il se défend partiellement de « ces trop molles images<sup>5</sup> » par des lectures sérieuses, c'est-à-dire pieuses. Ses fantasmes ont une matérialité presque surnaturelle qui n'est pas sans rappeler des récits merveilleux de tentations : le soir, dans son lit, il sent sa main pressée par celle d'une femme ; le jour de son départ, alors qu'il veut voir une dernière fois sa mère, il sent des mains étreindre les siennes sur les barreaux des persiennes. La femme semble donc être un obstacle se dressant sur la route du sacerdoce, une image récurrente qui ralentit la marche sur le chemin du dévouement.

Le personnage de Laurence lui-même s'accorde au cadre sensuel que pose l'adolescence du protagoniste. Alors qu'il a fui le séminaire durant la Révolution et se cache dans les montagnes, un proscrit lui confie une jeune fille déguisée en garçon. Avant même que son sexe ne soit découvert, Laurence étonne Jocelyn par son physique exceptionnel, caractéristique première de la femme tentatrice : il ne vit « Jamais rien de si doux et de si gracieux<sup>6</sup> », il observe son « charmant visage<sup>7</sup> », épisode qui est l'occasion d'une réflexion sur la beauté se transformant en véritable ode. À cet aspect s'ajoute ponctuellement une gestuelle voluptueuse éloquente. Après avoir découvert la véritable identité de l'être qu'il protège, Jocelyn ne sait quel parti prendre : « J'hésitais ; elle mit ses deux doigts sur ma bouche, / Et de son autre main m'attirant vers sa couche [...] <sup>8</sup> ». Ainsi, quand elle ne retient pas, la main de Laurence, telle celle de la femme de Potiphar, attire, détourne, invitant toujours le personnage à s'écarter du bon chemin de vie. Du point de vue du récit, cette fonction est confirmée. Jocelyn s'est enfui du séminaire et se cache dans la montagne à cause des troubles révolutionnaires (on imagine une situation temporaire) ; l'apparition du personnage de Laurence suscite le désir de faire de cette conjoncture passagère un état définitif et donc de ne pas retourner dans son institution pour être consacré. Il faudra un coup du destin pour que Jocelyn redescende dans le monde accomplir sa mission. Si l'on considère que l'objectif du jeune homme est la prêtrise, le personnage de la femme agit bien comme une force contraire

Toutefois, cette vision traditionnelle est tempérée par le point de vue porté sur Laurence. En effet, *Jocelyn* est constitué en majeure partie d'un journal retrouvé par un ami du protagoniste quelques jours après sa mort. Le lecteur ne dispose donc que de la vision du jeune homme qui, pris dans la tourmente de passions et d'impératifs moraux contraires, semble incapable de donner un statut axiologique clair à son amie. De manière assez traditionnelle, sous sa plume, le désir d'absolu rencontre le désir amoureux et lui transmet ses caractéristiques mais aussi son vocabulaire : l'idylle est sublimée dans le récit à la première personne. Dès lors, l'amour est d'inspiration divine et l'aimée une créature céleste qui ne s'oppose en rien au devoir. C'est d'autant plus vrai quand Jocelyn ne soupçonne pas encore la femme en Laurence :

« Aussi, depuis qu'un cœur bat enfin sur le mien,  
Tous mes instincts sont purs et me portent au bien,  
Mon âme, qui souvent tarit dans la prière,

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 580.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 626.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 627.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 660.

Nage toujours en moi dans des flots de lumière [...].  
Que l'accent de sa voix en priant Dieu me touche !  
Il me semble que Dieu m'entend mieux par sa bouche<sup>9</sup>. »

Le compagnonnage tendre, aussi bien d'esprit que de corps, permet à la foi de grandir, et le chiasme sur lequel se termine cette citation (« sa voix » – Dieu – Dieu – « sa bouche ») entrelace *Philia* et *Agapé* dans un même élan pieux. La révélation du sexe de Laurence devrait briser cette entente mais la connaissance de la véritable nature de cet amour ne rompt pas cette chaîne d'association dans l'esprit de Jocelyn. S'il a des doutes concernant la validité de cette relation au regard de sa vocation, il la réinscrit cependant peu à peu dans le plan de Dieu. Dans un premier temps, le moment de la révélation est marqué par une réévaluation morale brusque qui marque la relation du passé du sceau du péché :

« La foudre a déchiré le voile de mon âme !  
Cet enfant ? cet ami ! Laurence est une femme...  
Cette aveugle amitié n'était qu'un fol amour !  
Ombre de ces rochers, cachez ma honte au jour<sup>10</sup> ! »

L'image du voile est ambiguë : bien que toute évangélique, puisqu'elle fait référence au texte de Matthieu et au déchirement du voile du temple, elle n'entérine pas ici une réunion comme c'est le cas dans le texte sacré. Si la rupture permet la reprise d'un contact, c'est celle de Jocelyn avec la religion chrétienne. Métaphoriquement, ce voile déchiré est aussi celui qui laisse entrevoir le corps sensuel de la femme, qui telle une Suzanne apparaît dans toute sa beauté. Par ailleurs, l'évocation de la honte n'est pas sans évoquer le récit de la Genèse (la tentation amène Adam et Ève à constater une nudité qu'ils jugent avilissante et à la dissimuler) et permet une relecture de l'amitié tendre dans laquelle le refuge ferait office d'*hortus closus* édénique.

Toutefois, peu à peu, Jocelyn voyant dans le cours des événements le dessein d'une Providence bienveillante, tempère cette lecture : par exemple, si un rocher barre l'entrée de la grotte des Aigles et les oblige à vivre dans une tendre intimité, c'est que Dieu l'a voulu. De la même façon, en se faisant directeur de conscience de Laurence et en la convertissant à la foi, il renverse les lignes de partage traditionnelles. Laurence serait une œuvre du Seigneur parmi d'autres :

« Plus son sourire est tendre et son regard m'est doux,  
Plus je sens le besoin de tomber à genoux,  
De consacrer mon cœur en lui rendant hommage,  
Et d'adorer mon Dieu dans ce divin ouvrage<sup>11</sup>. »

Ce brouillage n'est pas nécessairement en rupture avec le personnage traditionnel de la tentatrice que nous avons évoqué plus tôt : le journal, écrit de l'intime, peut aussi nous présenter une forme de casuistique trouble qui témoigne d'un combat intérieur. Réécrire la femme dans le plan de Dieu, c'est aussi contourner la difficulté pour le jeune séminariste et, de ce point de vue, la sublimation serait une étape : celle de l'aveuglement qui serait destiné à être guéri par la pénitence. Toutefois, Aurélie Foglia-Loiseleur voit dans cette appréciation de la beauté de Laurence un hymne au créateur qui s'établit sur une « double correspondance : Dieu modèle un corps à son image ; l'âme modèle un corps à son image. La beauté de Laurence est donc deux fois spirituelle dans son incarnation<sup>12</sup> ». Qui plus est, il est difficile de réduire ce phénomène à une banale erreur d'évaluation du personnage et ce pour plusieurs raisons. Tout d'abord, le brouillage ne correspond pas à une étape de la vie de Jocelyn : il se perpétue jusque dans sa vieillesse et cette

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 647-648.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 651.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 664.

<sup>12</sup> FOGLIA-LOISELEUR, A., *L'Harmonie selon Lamartine : utopie d'un lieu commun*, Paris, Honoré Champion, 2005, p. 506.

absence de résolution malgré les différentes épreuves du feu que subit le personnage paraît étrange. Dans une perspective exemplaire claire, l'expérience devrait effacer une bonne fois pour toutes cette irrésolution. D'autre part, le récit fait du point de vue de Jocelyn est objectivé par le dispositif textuel que le narrateur met en place : en effet, le journal est encadré d'un prologue écrit par l'ami qui le retrouve et d'un épilogue de la même main. La variante de ce prologue publiée d'abord dans les *Recueils* en 1839 puis dans l'édition illustrée de 1841 est très intéressante : elle présente un dialogue entre « moi » (l'ami de Jocelyn) et un « père<sup>13</sup> » de la région ; près de leurs sépultures, ce dernier a eu une vision de Jocelyn et Laurence :

« Et pendant qu'ils chantaient, les anges du Seigneur,  
Aux doigts des deux amants, rougissant de bonheur,  
Passaient le double anneau des noces éternelles,  
Et sur leurs fronts baissés, ouvrant un peu leurs ailes,  
Laisaient percer du ciel un rayon de l'amour ;  
Et mes yeux, foudroyés de ce céleste jour,  
Virent les deux amants ne former qu'un seul être  
Où l'un ne pouvait plus de l'autre se connaître [...].  
Et roula dans ses bruits avec solennité :  
Laurence ! Jocelyn ! amour ! éternité<sup>14</sup> ! »

*Jocelyn* se termine sur cette vision harmonieuse qui entre en accord avec la sublimation de l'amour que nous avons observée plus tôt. Laurence, sœur dans la foi, loin d'être tentatrice, devient la compagne d'une apothéose religieuse. « Chez Lamartine, l'amour pense à Dieu<sup>15</sup> », selon l'expression de Jean des Cognets. Dès lors, que penser du schéma traditionnel de tentation si la récompense d'une vie de renoncement et d'un sacrifice amoureux est précisément la femme tant désirée ? Cette rétribution paraît absurde si l'on se force à voir dans la vie du prêtre un traditionnel récit d'éducation religieuse. L'épilogue désigne cette hypothèse comme un trompe-l'œil et nous engage à la dépasser.

## II. D'une image diabolique à un être de chair et d'os : la vie de Laurence

Grâce à son épaisseur existentielle et psychologique, Laurence se différencie de la tentatrice traditionnelle telle qu'elle apparaît dans les textes religieux. Dans les *Proverbes* ou dans les vies de saint, la tentatrice est souvent une pure force contraire : elle séduit l'homme afin de le détourner. Le lecteur ne la saisit qu'au moment bref de la tentation : elle n'a pas réellement d'épaisseur en amont ni en aval (son action perdure seulement dans les conséquences exercées sur la vie du protagoniste) et encore moins de motivation d'ordre personnel. Elle est l'agent d'une force supérieure, un prétexte à l'égarement<sup>16</sup>. Or, Laurence ne correspond en rien à cette figure traditionnelle. Elle est le sujet d'une histoire qui lui donne une densité certaine, et face à laquelle il est difficile de rester insensible. En effet, elle a fui avec son père la vindicte révolutionnaire, elle a perdu ce dernier, rencontré Jocelyn, puis elle a tenté au péril de sa vie de le soustraire au danger<sup>17</sup>,

---

<sup>13</sup> C'est un personnage crucial dans la mesure où il construit des interprétations de la destinée de Jocelyn absolument contraires. Il est celui qui va apprendre au jeune homme qu'un dignitaire religieux sur le point d'être exécuté par les révolutionnaires cherche un jeune séminariste qu'il a connu pour lui administrer les derniers sacrements, et qui, par-là même, remet Jocelyn dans le « droit chemin » en lui faisant quitter Laurence. Cependant, il est aussi le seul personnage qui va avoir la vision des deux amants en gloire réunis par-delà la mort. Il porte donc à la fois une interprétation négative de Laurence (il sauve Jocelyn de son amour) et positive (le couple divin, séparé dans le monde, est réuni dans l'au-delà). Voir p. 668 et p. 792.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 793-794.

<sup>15</sup> DES COGNETS J., *Les idées morales de Lamartine*, Paris, Librairie Bloud, 1909, p. 20.

<sup>16</sup> Voir notamment le chapitre 5 des *Proverbes*. On pourrait faire exception de certaines figures, comme Bethsabée, dont la présence est plus substantielle et à propos de laquelle on a, dans le texte biblique, des informations biographiques. Néanmoins, bien qu'elles ne soient pas complètement discréditées, le texte biblique ne leur donne pas l'importance qui les ferait sortir de leur opacité.

<sup>17</sup> *Op. cit.*, p. 654-655.

s'est vue abandonnée et, par dépit amoureux, a vécu une vie de débauche par la suite. Elle n'est pas un simple opposant dans le schéma de vie de Jocelyn : elle a le sien propre. Par conséquent, dans l'écriture du journal à la première personne s'inscrit les enjeux d'une vie autre, d'une vie qui par son aspect pathétique touche le protagoniste et fait sortir la femme tentatrice d'une forme d'abstraction et de fantasme : celle des rêves de jeunesse que nous présentait la première époque et celle des textes sacrés que le lecteur a en tête.

De ce point de vue, l'idée d'un changement de parcours dans la trajectoire d'existence n'est pas unilatérale. La rencontre des amants constitue un carrefour pour chacun d'eux, et leur séparation, si elle semble sauver Jocelyn du point de vue de la foi, est clairement désignée dans le texte comme le moment à partir duquel Laurence s'éloigne de Dieu. Il ne faut pas oublier que, lorsque Jocelyn rencontre Laurence, elle n'a étonnamment aucune religion ; c'est lui qui va lui faire le catéchisme de la foi chrétienne et, en quelque sorte, la convertir<sup>18</sup>. Cette rencontre a donc un résultat bénéfique du point de vue de la vie de Laurence, mais il s'effacera au moment de la rupture :

« Dis-leur si cet amour, notre vie en ce lieu,  
Tu l'aurais renié même à la voix de Dieu !  
Un Dieu ! s'il était vrai, si je doutais encore !  
Je le détesterais autant que je t'adore ! »  
On lisait sur sa lèvre un sourire âpre et fier,  
Et son geste en parlant semblait les défier<sup>19</sup>. »

La révolte du personnage face à la résignation de Jocelyn a pour conséquence directe une attitude impie (la préférence de la créature sur le Créateur alors que les deux entités cohabitaient harmonieusement auparavant, l'amour de l'une alimentant l'amour de l'autre) et une gestuelle de défiance rompant avec la douceur qui auparavant lui était associée. Cette cassure dans le parcours de la vie de Laurence se prolonge par une vie de perte. Dans la huitième époque, Jocelyn la revoit dans une église à Paris. Dans son sillage, rumeurs et anecdotes se déploient :

« [...] quel dommage  
Qu'une beauté si pure, ô Dieu ! soit si volage !  
Ou plutôt quel bonheur qu'elle fasse courir  
La coupe où chacun veut s'enivrer et mourir<sup>20</sup> ! »

Plus loin :

« On dit qu'au désespoir elle a vendu son âme,  
On ne la vit jamais s'approcher du saint lieu,  
Elle fait croire au ciel, et ne croit pas à Dieu<sup>21</sup> ! »

Étonnamment ce revirement que constate Jocelyn ne le conforte pas dans sa décision passée, mais bien au contraire, son amour pour Laurence, dans un vrai élan d'empathie, lui fait déplorer la situation et renverser le schéma traditionnel. Et si, loin de considérer son amie comme une tentatrice, il envisageait son propre rôle, sa personne comme une occasion de scandale, au sens paulinien du terme, pour Laurence ?

Dans le récit, c'est à ce moment précis où Laurence adhère le plus au *topos* rebattu de la tentatrice, lorsqu'elle est présentée en courtisane adulée, que l'écriture du journal brise la lecture attendue en changeant les points de vue :

---

<sup>18</sup> Tout comme il réintégrera sa vie dans un schéma chrétien en écoutant sa confession et en l'absolvant sur son lit de mort.

<sup>19</sup> *Op. cit.*, p. 684.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 726.

<sup>21</sup> *Ibid.*

« Ah ! moi seul, ô mon Dieu ! j'ai creusé dans son cœur  
Ce vide que ne peut combler un froid bonheur ;  
Que la peine sur moi retombe avec le crime !  
Frappez le tentateur et non pas la victime !  
O tendre, o bon pasteur ! rapporte dans tes bras  
Cette brebis tombée aux pièges d'ici-bas<sup>22</sup> ! »

La « brebis », qui évoque en filigrane la parabole du bon pasteur, désinvestit Laurence d'un vouloir tentateur. Peut-on être charmeuse si l'on est soi-même tentée ? Comme nous l'avons vu plus tôt, la véritable tentatrice est un pur instrument du Mal et ne souffre pas l'indécision. Par ailleurs, le nom de « tentateur » est assez remarquable : la figure perd une de ses caractéristiques essentielles (le sexe) et devient généralisable. Si Jocelyn a été tenté, il a aussi tenté. Un monde de réversibilité s'ouvre alors et la question si forte de la loi religieuse – à briser, à respecter, à ignorer – s'atténue. Si le protagoniste a été une occasion de perte pour Laurence, c'est bien qu'il existe une loi autre ou du moins que la loi religieuse ne correspond pas au dogme enseigné d'abord au séminaire puis par l'évêque martyr dans son cachot dans un second temps. La prise en compte de la destinée de l'autre dans son ensemble complexifie considérablement la valeur axiologique que l'on serait tenté d'attribuer à chaque personnage et rend impossible – ou multiple – l'identification du phénomène de tentation. Les personnages qui s'y risquent acquièrent dans la narration une aura sombre. C'est le cas de l'évêque que Jocelyn visite dans son cachot la veille de son exécution. Bien qu'il soit présenté ponctuellement de manière pathétique, sa volonté acharnée d'éloigner Jocelyn de Laurence est vue comme une forme de domination brutale. Il fige d'emblée l'identité de la jeune fille en la déclarant agent de « l'esprit trompeur<sup>23</sup> », « l'esprit tentateur<sup>24</sup> ». En ne voyant en elle qu'un « honteux et ridicule piège<sup>25</sup> », il la réduit à une fonction actancielle, par trop simpliste, comme nous l'avons vu. Qui plus est, il soumet Jocelyn par une harangue où les notations de violence morale et psychologique sont multiples si bien que Henri Guillemin a rapproché cette scène de celle des vœux de Suzanne dans *La Religieuse* de Diderot<sup>26</sup>. Le lendemain le jeune homme perçoit logiquement son ordination comme un échec : « J'ai trahi par faiblesse ou bien par dévouement/ Mon enfant, mon amour, mon bonheur, mon serment [...] »<sup>27</sup>.

La réversibilité des rôles de tentateur et de tenté se perçoit également à travers une figure analogique qui revient à des moments-clé du texte : celle du serpent. Elle apparaît par trois fois dans le texte et est associée à chaque fois à un personnage différent. La première occurrence se situe dans le discours de persuasion tenu par l'évêque à Jocelyn qui le visite dans son cachot. Il tente de ramener le jeune homme à la foi et pour ce faire, son discours use de tous les registres possibles, du pathétique au blâme le plus vigoureux :

« La sueur de mon front tombant à grosse goutte,  
Avançant, reculant, comme un homme qui doute,  
Je demeurais muet, méditant, interdit.  
D'un courroux surhumain son regard resplendit,  
Son corps se redressa, comme si son idée  
L'eût, soulevé du sol, grandi d'une coudée ;  
Son bras chargé de fers s'étendit contre moi ;  
Le cachot s'éclaira de l'éclair de sa foi.  
Je crus voir de son front la foudre intérieure

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 731.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 675.

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> *Ibid.*

<sup>26</sup> GUILLEMIN H., *Le Jocelyn de Lamartine, Étude historique et critique avec des documents inédits*, Genève, Slatkine Reprints, 1967, p. 250. Voir p. 506 pour un développement sur la figure de l'évêque tyrannique.

<sup>27</sup> *Op. cit.*, p. 685.

Jaillir et serpenter dans la sombre demeure<sup>28</sup>. »

Laurence est également le support d'une pareille métaphore dans des circonstances assez similaires puisqu'il s'agit également de convaincre Jocelyn, lorsqu'elle le retrouve enfin, de rester avec elle. Lorsqu'elle l'enlace, elle « sembl[e] comme un serpent à [s]on corps se ployer<sup>29</sup> ». Enfin, lorsque Jocelyn lui avoue qu'il est devenu prêtre et s'humilie devant elle, Laurence « fu[it] ce front rampant/ Comme le pied recule à l'aspect du serpent [...]»<sup>30</sup>. Cette image qui n'apparaît qu'à ces trois moments précis dans le texte est révélatrice de la circulation du motif de la tentation : ni les rôles des personnages ni les catégories morales ne sont figés. Ces dernières dépendent étroitement de la situation dans laquelle chacun se trouve. L'évêque invite Jocelyn à respecter une loi religieuse mais aussi à être parjure à son amie – ce qu'il réalisera plus tard ; Laurence souhaite que le serment fait dans la grotte des Aigles soit honoré au risque de l'impiété ; Jocelyn veut respecter son engagement dans les ordres et son vœu à Laurence. Le monde abrite des lois contraires, et respecter l'une, c'est nécessairement déroger à l'autre.

### III. Lire et écrire la loi : la disparition des autorités

L'écroulement du concept de loi dans le récit excède de loin l'histoire intime des personnages, celle-ci n'étant qu'un reflet d'une situation plus générale. Comme le note Paule Petitier, le contexte politique de cette histoire d'amour est lui-même lié à un trouble de l'autorité – la parenthèse enchantée au sommet des Alpes commence le 15 avril 1793 – et à une disparition de la figure du père, qui a pour conséquence un relâchement de l'ordre vertical, reflet de la transcendance<sup>31</sup>. Dès lors toute loi énoncée acquiert un caractère contingent et prend le risque d'être brisée, reniée. Ainsi Jocelyn, après s'y être soumis en fuyant la compagnie de Laurence, peine à voir dans l'ordre compassé de la maison de retraite ecclésiastique où il habite à Grenoble autre chose que de « froides règles<sup>32</sup> » et semble plaindre « ces hommes [qui] sont heureux cependant sous ces lois<sup>33</sup> » de n'avoir pas connu le trouble amoureux, la passion qui remet tout en question. La loi et son ordre ne sont plus envisageables dans leur dimension impersonnelle et normative. Si l'on songe au contexte d'écriture, cela pourrait faire écho à un autre débat qui fait rage pendant la Restauration et les premières années de la Monarchie de Juillet : celui autour de la loi qui impose le célibat aux prêtres catholiques.

Étant donné que les conditions objectives ne sont plus favorables à l'émergence d'une norme unique et éternelle qui distribuerait les bons et les mauvais points, l'idée de règle se réfugie dans le temporaire et le contingent, c'est-à-dire l'intériorité des personnages. La mesure des choses devient une affaire intime qui n'en est pour autant pas moins rigoureuse. Cette pensée est explicitée dans ce que j'appellerai la parabole du champ. Lors de son ministère à Valneige, après l'abandon de Laurence, Jocelyn en vient un jour à devoir arbitrer un conflit entre deux frères qui

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 677-678.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 684.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 685. L'évocation du pied de la femme et du serpent n'est pas sans évoquer le passage de la Genèse où Dieu établit une inimitié éternelle entre la femme et le serpent et prédit qu'elle l'écrasera du talon (Genèse, chapitre 3, verset 15). Si l'on considère l'intertexte de la comparaison, le personnage de Laurence est assimilable à Ève, donc à un personnage de tentatrice ambiguë (elle tente comme elle a été tentée).

<sup>31</sup> « *Jocelyn* raconte la mort des pères et les problèmes qui en découlent : Jocelyn n'a pas de père, sa mère, au détriment du droit d'aînesse, et anticipant en cela la législation révolutionnaire, veut partager entre le frère et la sœur le patrimoine, le frère s'efface au profit de la sœur en renonçant à devenir père. La mort du père de Laurence laisse les deux héros à toute l'ambiguïté de leur tête-à-tête. Le narrateur du Prologue perd en Jocelyn une figure paternelle », PETITIER P., « Ruine et reconstruction du paysage dans *Jocelyn* et *La Chute d'un ange* », in BERNARD-GRIFFITHS S. et CROISILLE C. (éd.), *Relire Lamartine aujourd'hui*, Actes du colloque international (Mâcon, juin 1990), Paris, Nizet, 1993, p. 311-322, p. 314 pour la citation.

<sup>32</sup> *Op. cit.*, p. 694.

<sup>33</sup> *Ibid.*



se disputent un champ. Il décide de le faire à travers une parabole qui peut se résumer ainsi : deux frères ont reçu une terre en héritage ; ils décident de la partager et choisissent l'ombre d'un arbre comme borne. Or cette ombre, variant avec les saisons, donne tantôt tout le champ à l'un, tantôt à l'autre. Ce partage leur paraît à tous deux injuste. Il demande l'aide d'un sage qui les détrompe :

« On vous a mal jugés, mais jugez-vous vous-même,  
Votre borne flottante est de vos lois l'emblème,  
La borne des mortels n'est jamais au milieu,  
Mesurez la colline à la toise de Dieu ; [...] ]  
La justice est en vous, que cherchez-vous ailleurs ?  
La borne de vos champs ! plantez-la dans vos cœurs [...] ]  
Et devant l'invisible et fidèle témoin  
Nul ne fit son sillon ni trop près ni trop loin<sup>34</sup>. »

À travers la figure du sage, le récit met clairement en abyme la connaissance acquise par Jocelyn tout au long de sa vie : le mètre étalon de chaque action se situe dans l'intériorité de chacun, et c'est paradoxalement dans cet « ego transcendantal<sup>35</sup> » que la loi trouve une assise ferme. Cette parabole, si elle ne rend pas compte du parcours de Jocelyn qui a fini par se soumettre à la loi extérieure, permet de réintégrer ses errances dans un parcours cohérent dominé par l'impératif d'aimer (« [...] mon âme n'est qu'amour<sup>36</sup> ! » déclare-t-il à l'aube de sa vie), des rêves de jeunesse en passant par le serment fait à Laurence jusqu'aux noces divines. Considérée sous l'angle de la loi intérieure, la vocation apparaît comme un dévoiement d'autant plus fort qu'il n'est pas motivé par le traditionnel appel intérieur mais bien par des circonstances extérieures<sup>37</sup>. La tentation, si on veut la lire, ne peut être trouvée que sur les tables du cœur : il n'existe pas de promontoire du haut duquel considérer son destin<sup>38</sup>.

Cette lecture intérieure a des conséquences du point de vue de l'écriture de la tentation. Si la loi n'est appréhendable qu'en notre for intérieur, il paraît difficile de l'écrire. Le travail de traduction de l'impression subirait un processus d'objectivation. La forme même que prend le texte de *Jocelyn* paraît constater cette impossibilité et ce à plusieurs niveaux. D'un point de vue global, il faut tout d'abord rappeler que *Jocelyn* n'est pas un texte autonome mais un « épisode » destiné à prendre place dans la grande épopée décrivant le destin de l'homme que projetait l'auteur. C'est donc un fragment, quelques « pages détachées d'une œuvre poétique<sup>39</sup> » plus grande que l'auteur avait déjà peur de ne pouvoir achever au moment de l'écriture, comme le suggère l'*Avertissement* de 1836. Une vision d'ensemble du projet et de sa perspective est donc impossible au lecteur. À l'échelle de l'œuvre, le choix de l'écriture diariste reconduit cette idée d'incomplétude du projet par son caractère autarcique. Si le prologue et les épilogues peuvent permettre des interprétations de la vie de Jocelyn, il n'en reste pas moins que le corps même du récit épouse un point de vue unique et une simultanéité du vécu. Jocelyn, par son journal intime, met en exergue une vulnérabilité, un trouble qui l'engage à une véritable humilité. La fragilité de cette écriture qui sape toute idéologie, selon Philippe Lejeune<sup>40</sup>, est de surcroît redoublée

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 752.

<sup>35</sup> PETITIER P., *Relire Lamartine aujourd'hui*, art. cit., p. 321.

<sup>36</sup> *Op. cit.*, p. 580.

<sup>37</sup> Jocelyn épouse la prêtrise afin de ne pas être un fardeau financier pour sa mère. Ainsi, elle est en mesure de doter sa sœur qui peut épouser celui qu'elle aime.

<sup>38</sup> « Jeté loin de la vue des rivages sur l'immensité de mers, le pilote peut prendre hauteur, et marquer avec le compas la ligne du globe qu'il traverse ou qu'il suit ; l'esprit humain ne le peut pas ; il n'a rien hors de soi-même à quoi il puisse mesurer sa marche (...) », LAMARTINE A. (de), « Des Destinées de la poésie », *Avertissements, préfaces et propos sur la poésie et la littérature*, textes réunis et présentés par Christian CROISILLE, Paris, Honoré Champion, 2009, p. 53-89, p. 58 pour la citation.

<sup>39</sup> Lamartine, « Avertissement de la première édition », *ibid.*, p. 92-95, p. 92.

<sup>40</sup> « Le journal, grâce aux manques qui fondent sa pratique, peut fonctionner comme une sorte d'opposant virtuel, de saboteur pour toute une série d'idéologies ou de stratégies positives (de la connaissance, de l'action, de l'art, de

métaphoriquement à travers l'état même du journal intime : en effet, symboliquement, il manque de nombreux feuillets au manuscrit que retrouve l'ami du prêtre. La rupture s'inscrit typographiquement dans la lecture par une ligne de points horizontale qui brise régulièrement la continuité du récit<sup>41</sup>, brouillant l'espace et la temporalité.

Enfin, la forme du vers peut également apparaître ambiguë de ce point de vue. L'alexandrin épique à rime suivie est étrangement convoqué pour épouser une voix lyrique. Qui plus est, on sait à quel point Lamartine fait de la poésie – expression qui recouvre dans sa pensée une réalité formelle – le plus haut degré de l'expression humaine car, par elle, l'homme embrasse la part divine en lui. Toutefois, cette forme d'expression, si elle n'est pas nécessairement impuissante, est porteuse d'incertitude. En effet, la poésie frappe « de conviction intérieure et d'évidence irréfléchie<sup>42</sup> », elle est « instinctive et mystérieuse<sup>43</sup> ». Cette puissance est un fil rouge dans les écrits théoriques de Lamartine et elle est de nouveau affirmée dans son *Cours familier de littérature* :

« En un mot, la prose a été le langage de la raison, la poésie a été le langage de l'enthousiasme ou de l'homme élevé par la sensation, la passion, la pensée, à sa plus haute puissance de sentir et d'exprimer. La poésie est la divinité du langage<sup>44</sup>. »

L'immédiateté, la corporéité dont elle use n'en fait pas le *medium* privilégié de l'expression de la loi en tant que règle. Elle inspire mais ne dicte pas, et l'intimité qu'elle implique prend également le risque de la déperdition et de l'incompréhension. Elle ne peut donc logiquement prendre en charge l'expression de la loi, et, bien au contraire, elle serait davantage en mesure de chanter plutôt que de déplorer la tentation qui s'abat sur le personnage, ce qui explique le brouillage axiologique permanent dans le récit.

Femme tentatrice petite-fille d'Eve, amour menant à la perdition, foi salvatrice et rédemption finale : tous les ingrédients d'un récit chrétien réécrivant l'Éden en filigrane semblent répondre présents à l'hypothèse d'un récit d'éducation religieuse. Toutefois, par un travail permanent sur l'instabilité actancielle, axiologique, textuelle, Lamartine neutralise la portée exemplaire – au sens normatif – de ce récit pour mettre en avant un cheminement personnel et surtout une « loi incompréhensible<sup>45</sup> », selon l'expression d'Henri Guillemin.

Significativement, Jocelyn n'est pas la seule occurrence au XIX<sup>e</sup> siècle de cette figure paradoxale qu'est le tentateur chrétien. Déjà, *Les Martyrs* de Chateaubriand, en 1809, malgré le caractère apologétique de l'entreprise, soulignait ponctuellement l'équivocité du personnage d'Eudore. Chrétien en chemin vers son destin de martyr, il était une occasion de chute pour Velléda la druidesse. En s'unissant charnellement, ils rompaient tous deux leurs vœux de chasteté – et donc leurs lois, bien que contraires, étaient toutes deux violées. La mort était un châtement mérité pour Velléda, mais qu'Eudore associait aussi à une entreprise de séduction dont il avait été l'agent : « Trop juste châtement du Ciel, je ne devais plus revoir celle que j'avais séduite que pour l'ensevelir dans la tombe<sup>46</sup> ! ». Grande sœur païenne de Laurence, Velléda annonçait déjà son destin tragique. La présence, au XIX<sup>e</sup> siècle, d'une figure complexe de prêtre séducteur, de martyr tentateur, tout comme celle de païenne trompée et de séductrice tentée, laisse affleurer un

---

Dieu...). », LEJEUNE P., « Le journal en procès », in LEJEUNE P. (éd.), *L'autobiographie en procès*, Actes du colloque de Nanterre (octobre 1996), RITM, n°14 (1997), p. 57-78, p. 74 pour la citation.

<sup>41</sup> C'est le cas par exemple à la fin de la neuvième époque.

<sup>42</sup> LAMARTINE A. (de), « Des Destinées de la poésie », *op. cit.*, p. 65.

<sup>43</sup> *Ibid.*

<sup>44</sup> LAMARTINE A. (de), « Cours familier de littérature, Qu'est-ce que la poésie ? (IV<sup>e</sup> Entretien, avril 1856) », *op. cit.*, p. 53-89, p. 58.

<sup>45</sup> *Op. cit.*, p. 858.

<sup>46</sup> CHATEAUBRIAND F.-R. (de), *Les Martyrs, ou le triomphe de la foi chrétienne* [1809], dans *Œuvres romanesques et voyages*, t. II, Paris, Gallimard, Coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1969, p. 275.

tremblé de la loi, témoin à la fois de la grande Histoire et de la séduction inextinguible des grands mythes.

*Cet article a été écrit avec le soutien financier de la fondation des Treilles.*

*La Fondation des Treilles, créée par Anne Gruner Schlumberger, a notamment pour vocation d'ouvrir et de nourrir le dialogue entre les sciences et les arts afin de faire progresser la création et la recherche contemporaines. Elle accueille également des chercheurs et des écrivains dans le domaine des Treilles (Var) [www.lestreilles.com](http://www.lestreilles.com).*